

Problèmes sémiologiques de l'analyse des idéologies

Semiological Problems in the Analysis of Ideologies

Problemas semiológicos del análisis de las ideologías

Jean-Jacques NATTIEZ

Volume 5, numéro 2, novembre 1973

Sémiologie et idéologie

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/001527ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/001527ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0038-030X (imprimé)

1492-1375 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

NATTIEZ, J.-J. (1973). Problèmes sémiologiques de l'analyse des idéologies. *Sociologie et sociétés*, 5(2), 71–90. <https://doi.org/10.7202/001527ar>

Résumé de l'article

L'analyse de l'idéologie présente un curieux paradoxe: une science de l'idéologie n'a-t-elle pas elle-même un caractère idéologique? Le dilemme nous renvoie au problème épistémologique fondamental de la sémiologie: herméneutique ou formalisme? Après un examen des tentatives d'utilisation de la linguistique pour résoudre les problèmes de l'analyse idéologique, l'auteur essaie de montrer qu'une approche rigoureuse de ces phénomènes suppose que l'exégèse historique ou sociologique repose sur des inventaires descriptifs aussi exhaustifs que possible.

Problèmes sémiologiques de l'analyse des idéologies



JEAN-JACQUES NATTIEZ

I. AMBIGUÏTÉ DE L'ANALYSE DES IDÉOLOGIES

Vue sous l'angle épistémologique, l'analyse des idéologies présente un curieux paradoxe : est-il possible qu'une analyse des idéologies soit elle-même exempte d'idéologie ? En d'autres termes, peut-il exister une science neutre de l'idéologie ? Répondre oui, c'est se situer dans une tradition philosophique de type positiviste qui oppose idéologie et science. Répondre non, c'est admettre, avec les marxistes, que toute pratique, même théorique, se révèle porteuse, le plus souvent à l'insu de ses auteurs, d'implications sociales ou politiques. Une analyse des idéologies ne saurait elle-même échapper à l'idéologie.

Pourtant, les adversaires de l'orientation positiviste (ils ne sont pas nécessairement marxistes) peuvent difficilement se passer du concept de science, peut-être parce que «le savoir scientifique» constitue «un mode de connaissance dont on ne saurait contester l'absolue supériorité¹». Lorsqu'un Althusser a recours à la notion bachelardienne de coupure épistémologique pour distinguer un Marx pré-marxiste d'un Marx marxiste, délivré des concepts idéalistes, ne tente-t-il pas de donner à la doctrine marxiste un statut scientifique ? Oui, à la condition de ne pas donner au mot «science» le sens qu'il a dans les sciences expérimentales, fondées sur les quatre étapes : obser-

1. C. Lévi-Strauss, *l'Homme nu*, Paris, Plon, 1971, p. 569.

vation du domaine/choix des données/structuration des résultats/vérification. Pour refuser le droit aux sciences humaines de s'inspirer des sciences de la nature, on a recours à divers arguments: le monde social et humain ne saurait être comparé au monde physique; ou encore, il n'y a pas de science sans attitude dialectique.

Ce dernier argument nous paraît relever de la théologie: le marxisme repose sur un certain nombre d'actes de foi indémontrables. Pour cette raison, la qualification d'«idéologique» est adressée aux doctrines ou aux démarches qui, selon le point de vue propre à l'auteur de l'accusation, sont considérées fausses et erronées. Comme le dit Karl Mannheim dans ses belles analyses: «ce qui est déprécié, c'est la validité de la pensée de l'adversaire, parce qu'elle est considérée comme irréaliste²». Mais, comme il l'ajoute plus loin: «Il n'est plus possible, pour un certain point de vue ou une certaine interprétation, d'attaquer tous les autres comme idéologiques sans se placer dans la situation d'avoir à soutenir le même défi³.» Il est caractéristique que l'attitude de Georges Bernanos soit strictement comparable à celle d'Althusser: pour Bernanos, était idéologique toute conception du monde qui ne s'appuie pas sur la perspective chrétienne. L'idéologie, c'est la pensée de l'autre.

La seule manière de sortir du dilemme, c'est de concevoir qu'un certain type de discours peut obéir à des critères empiriques d'élaboration, sinon le jugement critique reposera toujours sur des axiomes tautologiques comme celui de Lénine: «La théorie de Marx est juste parce qu'elle est vraie.» Or, en réalité, même chez les marxistes, on admet implicitement que certaines pratiques échappent à l'idéologie: il n'y a plus que quelques attardés, aujourd'hui, pour contester la théorie de la relativité au nom de ses prétendues implications socio-politiques; il paraît bien difficile de parler de «mathématiques bourgeoises»; on semble se souvenir du retard pris par la génétique soviétique pour avoir suivi les enseignements «marxistes» de Lyssenko; et c'est Staline⁴ qui avait raison de soutenir, contre Marx, qu'une langue connaît un développement autonome, indépendant du conditionnement des infrastructures. Si de tels faits existent, si certaines pratiques scientifiques échappent au cercle herméneutique et au déterminisme idéologique, il n'y a aucune raison de penser qu'une approche empirique des idéologies ne soit pas possible, donc que le scientifique ne puisse englober l'idéologique, et non l'inverse.

II. JUSTIFICATION D'UNE APPROCHE EMPIRIQUE DES PHÉNOMÈNES IDÉOLOGIQUES

Nous voudrions partir d'un exemple personnel. Dans un livre consacré à Fidel Castro⁵, nous nous étions proposé de résoudre le problème suivant: comment Fidel Castro, parti d'une idéologie libérale et humaniste, au moment

2. K. Mannheim, *Idéologie et utopie*, Paris, Rivière, 1956, p. 67.

3. *Ibid.*, p. 70.

4. J. Staline, «À propos du marxisme en linguistique», *Cahiers marxistes-léninistes*, n° 12-13, juillet-octobre 1966, p. 26-42.

5. J.-J. Nattiez, *Fidel Castro*, Paris, Seghers, «Destins politiques», 1968.

de la lutte armée, en arrive-t-il à déclarer le 16 avril 1961, deux ans après la victoire des guérilleros, que la révolution cubaine a un caractère socialiste? Pourquoi, à partir de 1966, sa ligne politique prend-elle un nouveau virage: distances vis-à-vis de Moscou, développement d'une politique révolutionnaire à l'échelle mondiale (Tricontinentale de 1966, conférence de l'OLAS en 1967, opération Guevara en Bolivie — octobre 1966 – octobre 1967).

Pour la droite, Castro est, en 1961, un traître à sa propre cause: il vend Cuba aux Russes; pour certains marxistes, Castro a été marxiste depuis la Sierra, et s'est radicalisé au contact de son frère Raoul et de «Che» Guevara: la période humaniste 1959-1961 n'aurait donc été qu'un camouflage idéologique tactique (cette thèse est notamment défendue par Osvaldo Dorticos, président de la République Cubaine)⁶; pour d'autres, et c'est la thèse de Guevara dans son article «Notes sur l'idéologie de la révolution cubaine⁷», puisque le marxisme est une théorie vraie, la révolution cubaine, engagée dans un processus antimonopoliste et anti-impérialiste dès la prise du pouvoir, ne pouvait pas ne pas rencontrer le marxisme sur son chemin, comme théorisation de faits accomplis indépendamment de lui:

La théorie révolutionnaire, comme toute expression d'une vérité sociale, est au-dessus d'une formulation quelconque, c'est-à-dire que la révolution peut se faire si on interprète correctement les forces qui interviennent, même sans connaître la théorie [...].

Quand on nous demande si nous sommes ou non marxistes, notre position est semblable à celle du physicien auquel on aurait demandé s'il est «newtonien», ou du biologiste s'il est «pasteurien». Il y a des vérités si évidentes, réellement incorporées à la connaissance des peuples, qu'il est inutile de les discuter [...]. Lorsque nous avons entrepris la lutte en révolutionnaires pratiques, nous avons accompli tout simplement les lois prévues par Marx le scientifique.

Pour expliquer l'évolution personnelle de Castro et la ligne suivie à partir de 1966, nous avons adopté un raisonnement identique: puisque la théorie trotskyste de la révolution permanente est la théorie vraie de tout processus de radicalisation, la Cuba révolutionnaire ne pouvait pas ne pas se heurter à l'U.R.S.S. poststalinienne; il n'était pas nécessaire de dire que la révolution cubaine ait un caractère de révolution permanente pour qu'elle l'ait effectivement⁸, ce qui revenait à soutenir que Castro était un trotskyste sans le savoir.

Or, cette thèse explicative ne résiste pas à l'examen, car notre analyse ne tient compte, ni de la sévère condamnation des trotskystes dans le discours de clôture de la Tricontinentale (janvier 1966), ni de l'interview au *Time* (1964) dans laquelle Castro promettait de cesser l'aide au guérillas d'Amérique latine si Washington interrompait le blocus de Cuba. Notre lecture se révélait donc bien idéologique, au sens de Louis Althusser⁹, parce que pleine de *lacunes* «*significatives*» qu'il faut interpréter.

6. J.-J. Nattiez, *Fidel Castro*, p. 53-54.

7. J.-J. Nattiez, «Che» Guevara, Paris, Seghers, «Destins politiques», 1969, p. 36-39.

8. J.-J. Nattiez, *Fidel Castro*, p. 48-57.

9. L. Althusser, *Lire le Capital I*, Paris, Maspero, 1968, p. 16, 21 et ss.

Dans notre cas, nous savons fort bien que notre attitude répondait à un objectif politique précis: démontrer que les militants trotskystes n'étaient pas différents des prosoviétiques et des prochinois: pour eux aussi, il existait une pratique révolutionnaire concrète et réussie, répondant à leur schéma théorique de la révolution. Notre thèse, justifiée par des préoccupations à court terme, pouvait d'ailleurs se révéler dangereuse et provoquer des «retours de flamme» chez les militants: comment expliquer le silence de Cuba sur les événements français de mai 1968, l'approbation nuancée mais ferme de l'intervention soviétique en Tchécoslovaquie? Jean Deprun a pu montrer que la lecture de Marx par Althusser se révélait, elle aussi, idéologique par ses manques: dans les textes d'«après la coupure», on trouve encore ces fameux concepts idéalistes que le Marx marxiste était supposé avoir éliminés^{9a}.

Ces observations nous permettent d'avancer deux hypothèses de recherches: 1) une idéologie (marxiste, castriste, trotskyste ou autres) constitue un *système* de pensée qui a le même statut qu'un *paradigme* scientifique au sens de Kuhn¹⁰; 2) l'inventaire des éléments constitutifs de ce paradigme est possible.

III. NATURE DES PARADIGMES IDÉOLOGIQUES

Par paradigme scientifique, Kuhn entend «un ensemble de croyances, de valeurs reconnues et de techniques communes aux membres d'un groupe donné¹¹». L'histoire des sciences se constitue donc d'une succession de paradigmes: «Les paradigmes gagnent leur droit à l'existence parce qu'ils réussissent mieux que leurs concurrents à résoudre quelques problèmes que le groupe de spécialistes est arrivé à considérer comme primordiaux¹².»

Une notion est tout à fait essentielle chez Kuhn: celle d'énigme. Si, à certains moments, apparaissent de nouveaux paradigmes, c'est parce que le paradigme *normal*, celui avec lequel travaillent les savants à une période donnée, ne permet pas de résoudre des questions nouvelles, les énigmes. La recherche de solutions à ces énigmes peut entraîner la construction d'une théorie et/ou d'une méthodologie nouvelles qui entrent en conflit avec les précédentes. Kuhn montre très bien que la sociologie de la recherche scientifique s'explique à partir des attitudes des différents groupes face aux paradigmes ancien et nouveau, surtout dans les périodes de crise.

L'analogie avec un système idéologique nous semble évidente: l'idéologie marxiste, par exemple, constitue un système de pensée qui apparaît à un groupe de personnes passablement considérable, comme la théorie qui rend compte avec le plus de profondeur des faits politiques et sociaux. Mais alors que, chez Kuhn, il y a science si la recherche s'organise autour d'un paradigme unique (autour de Newton jusqu'à Einstein, pour les physiciens, par exemple

9a. J. Deprun, «Y a-t-il une *pratique théorique*?», in *Structuralisme et marxisme*, Paris, U.G.E., 10/18, 1970, p. 67-82.

10. T. Kuhn, *la Structure des révolutions scientifiques*, Paris, Flammarion, 1972.

11. *Ibid.*, p. 207.

12. *Ibid.*, p. 40.

— on voit que la linguistique ne serait pas une science dans les termes de Kuhn), le paradigme marxiste se subdivise en un certain nombre de sous-paradigmes : léniniste, trotskyste, stalinien, maoïste, guevariste, castriste. Aussi, la contestation du paradigme maoïste par un trotskyste, par exemple, ne s'appuie pas sur une confrontation rigoureuse du paradigme adverse avec les faits : le trotskyste essaie de montrer que l'explication du paradigme maoïste ne répond pas aux questions des trotskystes. Pour ces raisons, la lecture d'un paradigme « ennemi » est toujours occultée par le système de pensée propre à celui qui mène l'analyse : les paradigmes jouent le rôle d'écrans ou de filtres théoriques, les uns vis-à-vis des autres.

La situation qui prévaut dans les universités françaises depuis 1968 est caractéristique de cet état de choses : comment expliquer que le discours politique de ceux que, pour simplifier et sans intention critique, nous appellerons les gauchistes, ait trouvé une audience qui dépassait le petit nombre des étudiants politisés, sinon par le fait que dans une *situation* donnée, le discours gauchiste ait pris valeur de vérité, par rapport à cette situation, pour une population nombreuse ? Si les maoïstes français n'ont pas compris le voyage de Nixon en Chine, c'est parce que leur lecture du paradigme maoïste ne laissait pas de place à l'éventualité d'un fait de ce genre, donc qu'elle était trop théorique, trop pure, en un mot inexacte — n'a-t-on pas rapporté que Mao s'était senti « débordé » par ce qu'impriment certains maoïstes européens ? De la même façon, c'est le décalage entre le paradigme castriste et le paradigme trotskyste qui explique que le silence cubain devant mai 1968 et l'approbation de la conduite de l'U.R.S.S. dans l'affaire tchécoslovaque n'aient pu être intégrés dans une théorie trotskyste de la révolution cubaine ; de manière plus générale, le paradigme castriste lu à travers les paradigmes de pensée propres à une certaine intelligentsia révolutionnaire parisienne et le paradigme castriste « réel » ne coïncident pas.

Nous parlons de paradigme réel parce que les phénomènes de distorsion idéologique dont nous parlons, proviennent de ce que la lecture d'un paradigme est caractérisée par des manques, des masques, des omissions. Si on peut identifier et nommer ces trous, il faut admettre, alors, qu'un inventaire empirique des éléments sémantiques constitutifs d'une idéologie est possible. Les appellerons-nous « idéologèmes », pour parodier les « gustèmes » et les « mythèmes » de Lévi-Strauss ? Nous préférons le terme moins barbare de « trait idéologique distinctif ». On verra plus loin la légitimité de ce rapprochement terminologique avec la phonologie.

Un paradigme idéologique serait donc constitué par une constellation de traits qui le distingueraient de ses voisins. De la même façon qu'on peut définir ce qui distingue les théories de Newton et d'Einstein, il est possible de donner une définition du paradigme léniniste distincte des paradigmes castriste, trotskyste, etc.

La question qui se pose alors est de savoir si une méthodologie propre permet de dégager et de construire ces systèmes de traits.

IV. L'ANALYSE DES IDÉOLOGIES ET LA TENTATION LINGUISTIQUE: 1. BARTHES

Dans les termes de Granger¹³, le problème de l'analyse des idéologies ressortit à une sémiologie, puisqu'un système idéologique est avant tout un système de significations. Sans entrer ici dans les distinctions de l'auteur entre les différents types de sémiologies, on peut relever, au départ, que le champ idéologique présente la même difficulté que les autres domaines des sciences de l'homme: il se donne à l'observateur déjà chargé de significations, et le sujet percevant attache à l'objet une série infinie d'interprétants (au sens de Peirce), c'est-à-dire des idées, images ou concepts déterminés par les idiosyncrasies du sujet, sa culture, sa place dans la société, bref son *expérience vécue*. Or, le projet d'une science de l'homme, chez Granger, consiste à réduire la laxité erratique de ces *significations* à un jeu de relations explicites, les *relations de sens*, entre les éléments du système étudié, telles que les éléments ne soient pas caractérisés comme *en soi*, de manière intrinsèque, mais par leurs différences et oppositions, de façon extrinsèque.

Une sémiologie de l'idéologie serait donc le processus de passage du système de signes constitué par le réseau des significations véhiculées dans le champ considéré, au système de signes de l'analyste qui traduirait les relations entre les traits idéologiques considérés comme distinctifs. Du point de vue des marxistes, on ne saurait nier que la description n'échappe pas à l'idéologie, car dans le saut entre le système étudié et le métalangage qui en rend compte, se glisse une zone d'indétermination sémantique où triomphent les choix. Nous croyons que cette difficulté réelle est inhérente aux sciences humaines; il s'agit de savoir si l'on se contente de contempler cet écart en dissertant sur l'infortune de la sémantique sociale, ou si l'on est décidé à réduire la marge d'indétermination qui rend caduque la logomachie idéologique sur les idéologies.

Parce que la linguistique a longtemps représenté la science pilote des sciences humaines, le projet sémiologique a vu son destin relié de près aux possibilités que la linguistique lui a offertes. Il n'y a là rien que de très orthodoxe au regard de la pensée saussurienne, puisqu'on peut lire, dans le *Cours de linguistique générale*: «La linguistique peut devenir le patron général de toute sémiologie, bien que la langue ne soit qu'un système particulier¹⁴.» Nous voudrions examiner certaines tentatives d'approche sémiologique de l'idéologie, afin de vérifier si la linguistique peut nous offrir une méthodologie utile à notre propos.

Tout d'abord, Barthes, sans qui le projet saussurien de sémiologie n'aurait peut-être pas été réactualisé. Dès son début¹⁵, la sémiologie barthésienne est liée à une analyse critique des idéologies.

Dans «Rhétorique de l'image», le propos est sans ambiguïté: «Le domaine commun des signifiés de connotation, c'est celui de l'idéologie qui ne saurait être qu'unique pour une société et une histoire données, quels que

13. G.-G. Granger, *Essai d'une philosophie du style*, Paris, Colin, 1968, chap. 5.

14. F. de Saussure, *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot, 1969, p. 101.

15. Roland Barthes, *Mythologies*, Paris, Seuil, 1957.

soient les signifiants de connotation auxquels elle recourt¹⁶.» Le fameux schéma de la dénotation et de la connotation montre bien que ce signifié idéologique constitue le sommet et le but de l'enquête:

connotation	Sa		Sé
dénotation	Sa		Sé
objet	Sa	Sé	

Notre objectif n'est pas, ici, de procéder à une critique approfondie de la sémiologie de Barthes¹⁷. Faisons seulement les remarques suivantes: 1) à chaque étage de ce schéma, le couple signifiant/signifié désigne des phénomènes différents, sinon la somme signifiant/signifié ne pourrait à son tour devenir un signifiant; 2) si la terminologie linguistique utilisée ici, l'une saussurienne, l'autre hjelmsléviennne, donne l'impression d'une certaine rigueur, il faut se demander si l'on a bien affaire à une réelle transposition des *méthodes* propres à la linguistique.

L'intérêt essentiel de la phonologie, par exemple, est de montrer, par une *procédure explicite*, comment on dégage et on définit les phonèmes. « Dans le cas des signifiants de connotation, que Barthes appelle connotateurs, il semble impossible de proposer une procédure de dégagement et de classification des unités: les signifiants sont « continus, erratiques » et ne correspondent en rien aux signifiants linguistiques¹⁸. » Comme l'écrit Jean-Claude Gardin, dans une critique peu connue de la sémiologie barthésienne: « Quelles sont les règles expérimentales qui fondent cette interprétation symbolique de préférence à telle ou telle autre, qui assurent du même coup la convergence de l'analyse idéologique, indépendamment de l'analyste? » Et plus loin: « Que l'on affirme suivre une démarche plus proche de l'idéal scientifique, par le truchement de l'analyse dite sémiologique, alors je demande dans ce cas et dans ce cas seulement, que la critique prenne les mêmes peines que le savant pour justifier la présentation des faits, et « démontrer » la validité, c'est-à-dire le bien-fondé à la fois théorique et pratique de l'interprétation. Il ne devrait y avoir là rien de choquant; aucun physicien, aucun biologiste ne s'étonne qu'il lui soit demandé d'indiquer, en même temps qu'une théorie nouvelle, les données de la nature et les opérations de l'esprit qui l'ont conduit à la formuler. Aucun phonologue n'est surpris d'avoir à fournir l'ensemble des observations linguistiques sur lesquelles est fondé le choix de ces notions fort abstraites que sont les phonèmes, dans un modèle structural de la phonétique française, toscane, etc.¹⁹ »

16. Roland Barthes, « Rhétorique de l'image », *Communications*, n° 4, 1964, p. 49.

17. Ni de porter un jugement d'ensemble sur ses propositions sémiologiques. Nous mettons l'accent ici sur des textes déjà anciens de Barthes parce que génétiquement ils sont à l'origine d'une conception de la sémiologie, comme science des idéologies (Kristeva, Rey-Debove, etc.) que nous ne partageons pas.

18. J. Molino, « La connotation », *la Linguistique*, n° 1, 1971, p. 27.

19. J.-Claude Gardin, « Analyse sémiologique et littérature », *Nuovo* 75, n° 1, 1967, p. 6.

3) De plus, il convient de se demander si le *problème* traité par Barthes, la critique des idéologies, est de nature linguistique. Mounin²⁰ et Molino²¹ ont parlé de psychanalyse sociale, de psychologie sociale, de sociologie. «La connotation telle que la conçoit Barthes nous éloigne de la linguistique pure; cela ne signifie pas qu'il ne pose qu'un faux problème. Bien au contraire, le domaine qu'il étudie existe et les questions qu'il pose à la mode ou à la littérature doivent être posées. Simplement, rien ne permet d'affirmer qu'elles doivent être posées, et résolues, dans le cadre d'une linguistique — seconde linguistique ou translinguistique. L'intention de Barthes est de dénoncer les idéologies; la linguistique a fourni le modèle inadéquat d'étude des problèmes qui relèvent de la psychologie sociale ou de la sociologie. Par un surprenant paradoxe, la linguistique et la sémiologie ont servi de travestissement idéologique à une entreprise qui voulait échapper, pour les contester, au cadre strict des recherches officiellement sociologiques. Aussi la connotation est-elle ici le nom linguistique d'une réalité qui n'est pas de l'ordre du langage et elle exprime l'intention sans réalisation possible d'échapper, par la linguistique, aux problèmes de l'analyse sociologique²².»

Cette confusion est fréquente chez Barthes. Dans la présentation du numéro de *Langages* consacré à «Linguistique et littérature», il écrit: «N'est-il pas naturel que la science du langage (et des langages) s'intéresse à ce qui est incontestablement langage, à savoir le texte littéraire? N'est-ce pas naturel que la littérature, technique de certaines formes de langage, se tourne vers la théorie du langage²³?». Ce n'est pas naturel, à notre avis, car il ne suffit pas que la *substance* de la littérature ou du mythe soit linguistique, pour justifier le recours aux *méthodes* linguistiques et résoudre par elles des problèmes d'ordre littéraire ou social.

4) L'analyse idéologique de Barthes n'est pas autre chose qu'une explication de textes, orientée par un choix critique clair, mais alourdie d'une terminologie linguistique inappropriée. Le caractère herméneutique de son entreprise saute aux yeux si l'on compare l'analyse de l'image Panzani (1964) aux niveaux de l'analyse picturale chez Panofsky²⁴.

Le signifiant de l'objet correspond à l'analyse des formes. La description dénotative — lecture immédiate, dénomination d'objets naturellement reconnus sans savoir culturel — est analogue au niveau pré-iconographique. L'inventaire des thèmes et des personnages — niveau iconographique — ressortit déjà à la connotation: Barthes ne fait pas de distinction là où Panofsky en pose une. Mais l'entreprise iconologique correspond à coup sûr à la connotation: l'objet artistique se charge de toutes les significations symboliques que lui donne son immersion dans l'histoire et la civilisation.

20. G. Mounin, *Introduction à la sémiologie*, Paris, Éditions de Minuit, «Le sens commun», 1970, p. 196.

21. J. Molino, «La connotation», *la Linguistique*, n° 1, 1971, p. 26-28.

22. *Ibid.*, p. 29-30.

23. Roland Barthes, «Linguistique et littérature», *Langages*, n° 12, décembre 1968, p. 3.

24. E. Panofsky, *Essais d'iconologie*, traduction de Cl. Herbette et B. Teyssède, Paris, Gallimard, «Bibliothèque des sciences humaines», 1967, p. 13-47.

Or, la moindre réflexion sur le statut épistémologique de l'entreprise panofskyenne, comme la brillante analyse de Robert Klein²⁵ montre qu'il s'agit là d'exégèse et d'herméneutique: reconstituer, à partir des traces laissées sur le tableau, des significations profondes et cachées que, seules, les approches historiques et philologiques permettent de dégager.

V. L'ANALYSE DES IDÉOLOGIES ET LA TENTATION LINGUISTIQUE: 2. L'ANALYSE DU DISCOURS

Beaucoup plus récemment, l'analyse des idéologies a connu un regain d'intérêt du point de vue linguistique: la revue *Langages* a publié des contributions à ce domaine dans ses numéros 13 (1969) et 23 (1971). Sans entrer dans la critique détaillée des analyses concrètes proposées, nous voudrions poser quelques problèmes de base.

Le propos de Zellig Harris qui, avec son article « Discourse Analysis », a proposé effectivement une méthode utilisant les procédures distributionnelles de la linguistique descriptive, est clair: « C'est une méthode formelle qui ne se fonde que sur l'occurrence des morphèmes en tant qu'éléments isolables; elle ne dépend pas de la connaissance que le linguiste qui analyse peut avoir du sens spécifique de chaque morphème, et elle ne nous apprend rien de nouveau sur le sens particulier de chacun des morphèmes qui figurent dans le discours en question²⁶. » Il faut donner au mot *formel*, ici, le sens 4 qu'il a chez John Lyons²⁷: la méthode ne se fonde pas sur la signification des mots et ne se propose pas de fournir des informations sémantiques; elle veut montrer que certains types de textes se distinguent les uns des autres par leur organisation syntagmatique: « il est souvent possible de mettre en évidence des différences de structure régulières entre les discours tenus par des personnes différentes, ou dans des styles et sur des thèmes différents²⁸ ».

Nous laisserons de côté ici la question, spécifique à une critique de l'analyse du discours harrisienne, de savoir si l'auteur fournit un instrument valable pour la stylistique, ou si ses limitations ne nous font pas retomber sur des catégories grammaticales déjà connues. Ce qui nous importe, c'est l'utilisation que l'on a voulu faire de Harris pour l'analyse du discours politique.

Comme dit Molino, « les réalités idéologiques ne concernent pas directement le linguiste, qui n'a à intervenir précisément que pour étudier le problème que Barthes suppose résolu: quels rapports y a-t-il entre des idéologies, des opinions et leur expression linguistique²⁹ ». Dans cette perspective, les recherches dont nous parlons, se partagent en deux groupes:

25. Robert Klein, *la Forme et l'intelligible*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque des sciences humaines », 1970, p. 353-374.

26. Zellig Harris, « Analyse du discours (1952) », *Langages*, n° 13, 1969, p. 8.

27. John Lyons, *Linguistique générale*, Paris, Larousse, « Langue et Langage », 1970, p. 105.

28. Zellig Harris, « Analyse du discours (1952) », *Langages*, n° 13, 1969, p. 9.

29. J. Molino, « La connotation », *la Linguistique*, n° 1, 1971, p. 30.

1. Les études de type linguistique

Geneviève Provost³⁰ à partir des mots clefs « socialisme » et « socialiste » chez Jaurès, analyse les caractéristiques linguistiques des énoncés contenant ces termes et cherche à définir une typologie des discours didactiques et politiques, en se fondant sur une taxinomie de type harrissien, tandis que G.B. Marcellesi^{30a} se livre à un examen du lexique utilisé par les orateurs du congrès de Tours et les journaux politiques de l'époque, et s'efforce de relier l'inventaire lexicologique à la distribution des mots dans l'énoncé.

2. Les études idéologiques à ambition linguistique

La position de Guespin nous semble juste : « Si ce que signifie socialement l'idéologie était hors du champ de la linguistique, il faudrait bien admettre une fois pour toutes que l'analyse du discours est impossible³¹. » Cela n'empêche pas Maldidier³² et Slatka³³ de tenter d'utiliser des *méthodes linguistiques* pour rendre compte de *phénomènes idéologiques*, et non de la *relation entre langage et idéologie*.

Ainsi, Maldidier prétend que la méthode harrissienne lui a permis de déterminer « les deux phrases de base qui sous-tendent le fonctionnement du discours politique de la guerre d'Algérie : *l'Algérie est la France et l'Algérie dépend de la France*³⁴ ». Outre que l'idée de sous-jacence nous paraît étrangère à la pensée de Harris, un linguiste un peu exigeant nous aurait montré comment, à partir des énoncés empiriques, il était parvenu à ces deux phrases, afin de donner la possibilité à ses lecteurs d'utiliser ailleurs une même procédure opératoire.

Les transformations qui, appliquées aux « deux phrases de base », permettent d'obtenir d'autres énoncés, nous semblent particulièrement triviales.

Ainsi on passe de : (1) *l'Algérie dépend de la France*, à (2) *la France détermine l'Algérie* et à (3) *l'Algérie détermine l'Algérie*, puis à (4) *l'Algérie se détermine*, pour aboutir à (5) *la soi-détermination de l'Algérie* / *l'auto-détermination de l'Algérie*³⁵.

Le modèle est-il harrissien ? Les transformations opérées ici n'ont rien à voir avec celles de « Analyse du discours ». Dans ce texte, l'objectif des transformations est de montrer que deux syntagmes appartiennent à une même classe d'équivalence. La « transformation » opérée ici, entre (1) et (2) est une substitution lexicale qui permet de passer d'une relation de dépendance donnée à son inverse. On cherche ici à établir des relations sémantiques et non des équivalences formelles.

30. G. Provost, « Approche du discours politique : « socialisme » et « socialiste » chez Jaurès », *Langages*, n° 13, 1969, p. 51-65.

30^a. J. B. Marcellesi, « Éléments pour une analyse contrastive du discours politique », *Langages*, n° 23, septembre 1971, p. 25-56.

31. L. Guespin, « Problématique des travaux sur le discours politique », *Langages*, n° 23, septembre 1971, p. 21.

32. D. Maldidier, « Le discours politique de la guerre d'Algérie : approche synchronique et diachronique », *Langages*, n° 23, septembre 1971, p. 57-86.

33. D. Slatka, « Esquisse d'une théorie lexico-sémantique : pour une analyse d'un texte politique (cahiers de doléances) », *Langages*, n° 23, septembre 1971, p. 87-134.

34. D. Maldidier, « Le discours politique de la guerre d'Algérie : approche synchronique et diachronique », *Langages*, n° 23, septembre 1971, p. 59.

35. *Ibid.*, p. 60.

Si l'on se tourne vers le modèle de *Aspects* auquel il est implicitement fait allusion par les références de la page 61, le lien avec la transformation chomskyenne nous semble tout autant difficile à établir: les transformations ne servent pas, ici, à rendre compte de phénomènes de paraphrase ou d'ambiguïté; on pourrait même dire qu'il s'agit d'antiphrase!

Avec l'article de Slatka³⁶, nous retrouvons des difficultés du même type. Au moins, le propos épistémologique est explicite: «Il faut remarquer qu'est rejeté dans l'enfer de l'extralinguistique, non seulement ce qui est notion idéologique — à coup sûr irrecevable dans la région d'une science — mais aussi tout ce qui a rapport à d'autres sciences. Or, la «pureté» de la linguistique est une illusion³⁷.» L'auteur va donc tenter de proposer un modèle d'inspiration chomskyenne de la «compétence idéologique». Il distingue entre une *compétence spécifique* (la compétence linguistique en termes chomskyens) et une *compétence générale* (idéologique). «La compétence que [le sujet] acquiert se forme à partir de performances structurées par l'idéologie³⁸. Cette compétence idéologique rend compte de la «totalité des actions et des significations nouvelles³⁹». Comme notre auteur l'exprime clairement, cette théorie permet de rattacher la linguistique au «continent-histoire». À notre avis, il s'agit, une fois de plus, dans le but de politiser la linguistique, d'y faire entrer l'extralinguistique sous forme d'un modèle des déterminations externes, ici idéologiques et politiques, c'est-à-dire d'un aspect particulier de la *situation*.

Toute la question est alors de savoir si nous disposons d'une technique d'analyse des déterminations idéologiques qui ait le même statut que les méthodes linguistiques: Slatka renvoie à Marx et à Althusser dont les théories sont posées *a priori* comme scientifiques. Nous avons dit plus haut ce que nous pensons de ces décisions.

Maldidier et Slatka tentent tous deux de mettre le doigt sur ce qui nous semble bien le problème de l'analyse idéologique: *quelle est la matrice d'idées ou de concepts non ordonnés, caractéristique d'une idéologie x, à partir de laquelle un énoncé y est produit et dans lequel on voit une manifestation de x?* Épistémologiquement, les articles dont on a parlé, ne sont pas différents du propos barthésien: on donne une coloration linguistique à un problème sociologique, de façon à «linguistiser» la sociologie (vraisemblablement, pour qu'elle bénéficie du prestige méthodologique de la linguistique) et à «sociologiser» la linguistique (à coup sûr, parce que certains linguistes d'aujourd'hui veulent donner à leurs travaux, par peur du démon «scientiste», une caution politique juste). Une fois encore, soulignons que le problème de l'idéologie n'est pas d'ordre linguistique, *parce qu'il n'existe pas de méthodes linguistiques pour saisir un phénomène qui n'est pas de l'ordre du discours*: l'énoncé politique peut être considéré comme la manifestation d'une idéologie, il n'est pas l'idéologie.

36. D. Slatka, «Esquisse d'une théorie lexico-sémantique: pour une analyse d'un texte politique (cahiers de doléances)», *Langages*, n° 23, septembre 1971, p. 87-134.

37. *Ibid.*, p. 93.

38. L. Guespin, «Problématique des travaux sur le discours politique», *Langages*, n° 23, septembre 1971, p. 11-12.

39. D. Slatka, «Esquisse d'une théorie lexico-sémantique: pour une analyse d'un texte politique (cahiers de doléances)», *Langages*, n° 23, septembre 1971, p. 110.

Sans entrer dans l'examen de son article, l'image à laquelle a recours Eliseo Veron nous semble au moins intéressante pour définir où se situe notre problème. «*Suppose a machine able to produce ideological material of a given type: we must not identify ideology with the «output» of the machine. This means that an ideological system is not a body of propositions of a certain kind, but instead a set of semantic rules defining the constrictions to which the production of a certain kind of propositions is subject*⁴⁰.»

Reprenant la distinction saussurienne entre linguistique interne et linguistique externe, nous dirons que les phénomènes idéologiques se répartissent en deux ensembles: d'une part, les *traits sémantiques idéologiques* qu'il faut reconstituer à partir des énoncés dans lesquels on décèle l'influence ou la marque d'une idéologie, et qui constituent un *système de pensée*; d'autre part, les *conditions de formation et d'interprétation* d'un système idéologique. Nous voudrions montrer que seul le premier de ces ensembles nous paraît relever du travail du sémiologue, le second appartenant aux domaines du sociologue, de l'historien ou du philosophe.

VI. POSSIBILITÉ D'UNE ANALYSE EMPIRIQUE DES SYSTÈMES IDÉOLOGIQUES

L'une des difficultés essentielles de l'analyse habituelle des idéologies, réside dans la *confusion* entre l'opération de *repérage* des éléments constitutifs d'une idéologie et leur *interprétation*, ce qui revient, du reste, à confondre l'opération de sélection des items faisant l'objet d'une théorie, et la structuration de ce qui est dit de ces items. Si, précisément, l'analyse des idéologies a un caractère idéologique (*vs* scientifique), c'est précisément parce que les items sont choisis *en fonction* des interprétations. Or, un principe élémentaire de toute démarche rigoureuse est de ne pas sélectionner *a priori* les éléments pertinents pour rendre compte d'un domaine.

Il nous semble donc possible d'envisager une sémiologie de l'idéologie, à la condition de ne pas donner à *sémiologie* une connotation linguistique: la seule analogie que nous voyons entre la démarche que nous proposons et les méthodes linguistiques, s'établit avec la phonologie, comme organisation combinatoire de phonèmes décrits par leurs traits pertinents.

Cela ne signifie pas que les «idéologèmes» aient le même statut qu'un phonème. À propos des mythèmes, Lévi-Strauss se montrait bien prudent: «ceux-ci résultent d'un jeu d'oppositions binaires ou ternaires (ce qui les rend comparables aux phonèmes), mais entre des éléments qui sont déjà chargés de signification sur le plan du langage⁴¹». La phonologie n'est pas, à proprement parler, un modèle méthodologique pour notre propos, mais un *exemple* de caractérisation *exhaustive, ordonnée et combinatoire*.

40. Eliseo Veron, «Ideology and Social Sciences: A Communicational Approach», *Semiotica*, vol. 111, n° 1, 1971, p. 68.

41. C. Lévi-Strauss, «La structure et la forme», réflexions sur un ouvrage de V. Propp, *Cahiers de l'I.S.E.A.*, n° 99, série M, n° 7, 1960, p. 35.

De quoi s'agit-il, en effet? de construire une *typologie*, c'est-à-dire «de forger les instruments qui permettront d'isoler, dans le flux infini des choses humaines, quelques faits caractéristiques, d'en dégager la singularité, de les rapprocher et de les opposer à d'autres faits parents, mais non identiques... Bref, la typologie a, avant tout, un rôle classificatoire et, à ce titre, elle vise avant tout à l'efficacité⁴².» Le mot «classificatoire», ici, est important, car, à la suite des recherches sémiologiques de Jean Molino, nous dirons que la meilleure approche possible de l'idéologie est la plus empirique: celle qui, à l'exemple de l'automatique documentaire, dresse un inventaire aussi exhaustif que possible des items recherchés, et pour cette raison, ouvert; elle élabore un code, c'est-à-dire un système classificatoire qui permet d'ordonner et de hiérarchiser les items, d'en montrer les combinaisons et de faciliter les manipulations. Parlant d'une méthode d'analyse idéologique, Baechler écrit: «[L'élaboration scientifique] consiste dans la saisie des concaténations logiques qui rendent compte de tous les thèmes et de toutes les rubriques [qu'il faut d'abord avoir inventoriés]. Car les propositions idéologiques ne sont pas des émanations d'un inconscient quelconque ou les traces d'on ne sait quelle structure sous-jacente, ce sont des rationalisations conscientes, qui procèdent par questions et réponses⁴³.»

Dans *Politique de Trotsky*⁴⁴, Baechler donne un exemple concret de reconstitution d'un système idéologique de pensée. L'auteur montre que le paradigme trotskyste s'est constitué à partir d'un choix effectué dans le corpus marxiste des contradictions fondamentales: la paupérisation absolue, la baisse tendancielle du taux de profit, les contradictions entre les forces de production et les rapports de production⁴⁵. C'est donc à une *axiomatique* que se livre Baechler: sur la base de quelles idées clefs héritées d'un système de pensée antérieur, Trotsky constitue-t-il le sien propre? À partir de là, il est possible de raffiner la description du paradigme, en montrant comment il répond à un certain nombre de questions. «Le risque d'arbitraire dans le choix des critères est considérable. Il n'y a pas de méthode rigoureuse qui permette de désigner le ou les critères pertinents, car leur pertinence est définie à l'intérieur d'un système conceptuel particulier. Il n'y a donc pas de science de la typologie, mais un art, qui, comme tous les arts, vise à l'efficacité par la combinaison prudente d'éléments variables⁴⁶.»

C'est en quelque sorte la lecture des textes de Trotsky qui impose les entrées d'une classification. Ainsi, pour l'analyse d'un paradigme marxiste, une théorie de la prise du pouvoir peut s'analyser selon les rubriques: *a)* Pourquoi fait-on la révolution? *b)* Quel est le sujet de l'histoire? *c)* Comment se fait la révolution? *d)* Qu'y a-t-il après la révolution?

Baechler montre ainsi⁴⁷ que, chez Trotsky, on a la séquence: contradiction fondamentale — situation révolutionnaire — révolutionnaires —

42. G. Baechler, *les Phénomènes révolutionnaires*, Paris, P.U.F., «Le sociologue», 1970, p. 57.

43. *Ibid.*, p. 222-223.

44. G. Baechler, *Politique de Trotsky*, Paris, Colin, «U», 1968.

45. *Ibid.*, p. 25-26.

46. G. Baechler, *les Phénomènes révolutionnaires*, p. 58.

47. G. Baechler, *Politique de Trotsky*, p. 34.

révolution — société transfigurée. Les révolutionnaires, ici, sont une classe révolutionnaire et un parti révolutionnaire. On peut ensuite définir le type de révolution (coup d'État, grève générale, etc.).

On perçoit l'efficacité de ces classifications en comparant, à l'aide des entrées, le paradigme trotskyste à d'autres paradigmes marxistes. Baechler ouvre lui-même la voie, en montrant qu'en raison de l'existence d'une certaine dose de volontarisme dans toute pensée révolutionnaire, l'item «révolutionnaires» n'a pas toujours la même place dans la séquence ci-dessus. Chez Guevara, par exemple, c'est le foyer de guérilla qui crée la situation révolutionnaire⁴⁸.

Imaginons une extension des typologies de Baechler à d'autres paradigmes. Pour la catégorie des *révolutionnaires*, nous aurions par exemple :

		Lénine	Trotsky	Mao	Castro	Guevara
Classe révolutionnaire	bourgeoisie	-	-	+	-	-
	petite bourgeoisie	-	-	+	-	-
	paysannerie	+	-	+	+	+
	prolétariat	+	+	+	-	-
Élément moteur	parti communiste	+	+	commande à l'armée	-	(+)
	armée	-	-	(+)	-	-
	guérilla	-	-	(+)	+	commande au parti

On voit que, sur la base d'une observation empirique, il est possible de caractériser *d'abord* les éléments constitutifs d'une idéologie pour, ensuite, les expliquer : par le caractère urbain de la révolution d'Octobre, par l'importance géographique des campagnes à Cuba et en Chine, etc. De même, le rôle prédominant du parti sur l'armée, chez Mao, s'explique historiquement par la création du P.C. avant tout processus révolutionnaire en Chine, alors qu'à Cuba, le P.C. a été créé *après* la révolution, etc.

Il nous est possible d'adopter la même méthode d'inventaire des items et la même séparation entre classification et interprétation, avec un corpus beaucoup moins vaste que l'ensemble des pensées des cinq leaders révolutionnaires cités. Plus exactement, une typologie de la pensée marxiste au XX^e siècle, à partir des textes de ces cinq leaders, supposerait que l'on commence par établir des tableaux minutieux pour tous leurs articles, discours, interventions... Il se dégagera, chez un même individu, des sous-

48. G. Baechler, *Politique de Trotsky*, p. 34.

ensembles de traits, caractéristiques de son évolution diachronique que l'on peut ensuite tenter d'expliquer par la conjoncture: internationale, intérieure, économique, etc. Prenons un exemple en examinant deux discours de Fidel Castro, celui du 10 août 1967, prononcé pour la clôture du congrès de l'O.L.A.S. et celui du 22 avril 1970 (centième anniversaire de la naissance de Lénine).

Dans le premier, on relève les items suivants: 1) une violente attaque contre la C.I.A.; 2) un éloge de S. Carmichael; 3) une déclaration sur les principes internationalistes *a)* contre les révolutionnaires en parole; *b)* les actions précèdent les idées; 4) la voie pacifique est une illusion; la voie armée est fondamentale; 5) personne ne détient le monopole de la théorie révolutionnaire; 6) on ne peut s'appuyer sur les bourgeoisies nationales en Amérique latine pour passer au socialisme; 7) le mouvement communiste latino-américain (les partis d'obédience soviétique) constituent une Église; 8) la guérilla a un rôle d'avant-garde; la révolution ne se conduit pas depuis la ville; 9) la voie pacifique suppose une collusion avec l'impérialisme; 10) les pseudo-révolutionnaires d'Europe (P.C. prosoviétiques) veulent nous donner des leçons de révolutionnaires alors qu'ils ne le sont pas chez eux; 11) il ne faut pas confondre commerce avec les pays capitalistes et aide des pays socialistes à ces pays; 12) le P.C. vénézuélien a voulu liquider la guérilla pour organiser des élections; 13) l'O.E.A. parle de coexistence pacifique; 14) la micro-fraction parlait de nous laisser inspecter pendant la crise d'Octobre; 15) la micro-fraction constitue une mafia contre-révolutionnaire.

Cet inventaire n'est pas autre chose qu'un *résumé*. Il est possible ensuite d'en comparer les items avec ceux des discours prononcés à la même période: on observe alors une certaine récurrence thématique qui, lorsqu'elle s'interrompt, marque le passage à un autre sous-ensemble.

À partir de ces résumés, on pourrait parvenir, pour la période 1966-1968, à un ensemble de caractéristiques, du type: 1) éloge de l'internationalisme; 2) revendication de l'égalité, dans le camp socialiste, entre petits et grands pays; 3) la voie fondamentale de la révolution est la lutte armée; 4) la guérilla crée les conditions de la révolution; 5) dénonciation des P.C. d'Amérique latine et d'Europe; 6) félicitations aux intellectuels et à la jeunesse révolutionnaire européenne; 7) critique *voilée et détournée* de l'U.R.S.S. (on en a un exemple ici: coexistence pacifique = O.E.A.; micro-fraction (prosoviétique) = mafia contre-révolutionnaire, etc.), etc.

Si nous prenons maintenant le discours du 22 avril 1970, on relève: 1) éloge de Lénine; 2) attaque contre les marxistes légalistes; pour les principes internationalistes; 3) éloge de la théorie marxiste; 4) la révolution cubaine n'est possible que grâce à l'U.R.S.S.; 5) les supergauchistes intellectuels sont anti-soviétiques; 6) les intellectuels de Paris et Rome construisent des mondes imaginaires; 7) diversité des points de vue avec l'U.R.S.S., mais son aide économique est fondamentale; 8) Cuba n'a pas tort de se consacrer à son développement économique; 9) l'appui de Cuba, en Amérique latine, ne va pas seulement aux guérilleros, car il n'y a pas deux situations historiques identiques; 10) Cuba appuiera tous ceux qui luttent contre l'impérialisme.

Ce discours est typique de ceux qui ont été prononcés après août 1968, c'est-à-dire à partir de l'approbation de l'intervention soviétique en Tchécoslovaquie. On y relève un éloge constant de l'U.R.S.S., nuancé par le maintien de certains points de divergence, et un changement de langage en ce qui concerne l'Amérique latine. Là encore, l'explication sera tentée *après* : les difficultés économiques de Cuba et l'échec de la vaste entreprise guevariste en Amérique latine nécessitent un rapprochement politique avec l'U.R.S.S.

VII. STATUT ÉPISTÉMOLOGIQUE DE L'ANALYSE DES IDÉOLOGIES

Comme l'a montré Jean Molino⁴⁹, suite aux observations de Granger⁵⁰, l'analyse selon les principes de l'automatique documentaire établit des *relations de sens* entre les traits empiriquement relevés. La question est alors de savoir si un système idéologique peut être totalement caractérisé par ces relations. Dans son examen des différents structuralismes, Granger⁵¹ réserve le nom de *système* aux domaines qui, comme les œuvres philosophiques, ne peuvent être décrits intégralement par les relations réciproques entre leurs éléments constitutifs. L'inventaire documentaire permet d'éviter les lacunes, mais il n'empêche pas les systèmes idéologiques, comme tous les phénomènes sociaux, *d'appeler l'interprétation* : il ne la supprime pas, il en diminue les risques.

Le paradigme castriste aurait pu reproduire exactement le paradigme trotskyste, c'est-à-dire offrir la même série d'items, avec les mêmes règles de combinaison (relations de sens) qu'il n'aurait pas la même *signification* : le discours castriste ne se développe pas indépendamment d'une histoire et d'une culture, bref d'un contexte fort différent de celui de l'U.R.S.S. dans les années 20. La lecture idéologique des paradigmes, au travers d'autres paradigmes, vient de ce qu'en Europe, on ne perçoit que les sommets de l'iceberg : les œuvres de Guevara, Castro et Mao publiées par Maspero, le *Granma* ou les éditions de Pékin ; il manquera toujours la mise en rapport de ces textes avec l'histoire qui les a précédés, et les circonstances qui les ont provoqués. La *signification* de deux textes de Castro et Guevara à propos d'une même situation, serait différente : l'étude historique et philologique de la pensée de Guevara montre que tout son comportement politique est déterminé par une certaine conception de la révolution latino-américaine ; chez Castro, le nationalisme cubain et la tradition romantique d'un José Martí ne sont pas absents, au point qu'on est en droit de se demander si la conceptualisation marxiste n'est pas, chez lui, une « manière de dire », une rhétorique, propre à justifier certaines décisions ou orientations imposées par la situation. Peut-on, dans ces conditions, parler d'analyse structurale des idéologies ?

49. Jean Molino, *Cours de sémiologie*, Faculté des lettres, Université d'Aix (inédit), 1968-1969.

50. G.-G. Granger, *Essai d'une philosophie de style*, p. 180-185.

51. G.-G. Granger, *Pensée formelle et sciences de l'homme*, Paris, Aubier, 1967, préface.

Selon Raymond Boudon (1968), considérer qu'un domaine est constitué d'éléments interdépendants, c'est intuitivement en faire un *système* (le sens de ce mot est donc différent de chez Granger), mais il n'y a *structure* qu'au moment où l'on montre *explicitement* ces relations de dépendance. Dans le cadre de cette définition, on parlerait donc d'analyse structurale des idéologies: les inventaires de traits permettent de montrer que, par exemple entre 1966 et 1968, chez Castro, un certain nombre d'éléments apparaissent ensembles, qu'on retrouve organisés différemment après 1968.

Mais ces relations de sens, la co-occurrence de ces items, n'épuise pas la description du phénomène idéologique, à la différence des constructions bourbakistes ou de l'intégration phonologique: « Tout essai rigoureux d'axiomatisation d'une œuvre philosophique conduit justement à faire ressortir l'impossibilité d'une mise en forme intégrale⁵². » Il en va de même pour les domaines idéologiques.

C'est pourquoi, il ne saurait y avoir de *méthode sémiologique*, pour l'idéologie, au même sens qu'une méthode phonologique, par exemple. L'exhaustivité, l'inventaire non lacunaire, le relevé empirique sont, ici, les seules garanties du sérieux de l'entreprise. Dans la constitution des *clusters* de traits, une marge d'imprécision, inhérente à toute réduction opérée sur une donnée sémantique, est inévitable. Dans la mesure où la partie proprement sémiologique n'a qu'un caractère propédeutique — la collection des items en vue d'une exégèse sociologique ou historique — l'analyse des idéologies dans son entier (incluant la phase interprétative) ressortit à ce que Granger nomme « Sémiologie III », c'est-à-dire l'analyse et l'organisation des éléments d'un système *en relation avec le vécu* social et historique.

Dans la mesure où chaque paradigme idéologico-politique se donne comme une théorie vraie des phénomènes, on ne peut manquer de soulever la question de la *vérité* d'un paradigme. De nouveau, la comparaison avec les paradigmes scientifiques s'impose. Ou bien, dans la perspective culturaliste de Kuhn, on admet qu'il n'y a, en science, que des vérités relatives, et que la validité d'une théorie dépend, en dernière instance, de l'accord d'une communauté de savants. Il faut accepter alors que cette communauté puisse soutenir les hypothèses les plus farfelues. Ou bien, on considère que tout paradigme scientifique apporte à la connaissance un certain nombre de vérités qui sont partiellement modifiées lorsque la recherche de solution aux nouvelles énigmes conduit à élaborer un nouveau paradigme: il n'y a pas alors, d'un paradigme à l'autre, rupture, révolution, comme le pense Kuhn, mais progrès cumulatif. Dans le domaine de l'idéologie, on retrouve la même alternative: accepter qu'un paradigme politique ait touché la vérité, lorsqu'il reçoit l'accord du plus grand nombre et engendre des conséquences positives: situation qui exclut le fascisme comme théorie vraie, et explique le succès des thèses défendues en mai 1968 — ou au contraire, se résigner à admettre que toute idéologie est par nature épistémologiquement impuissante à saisir la réalité et la vérité d'un phénomène social: l'argument serait identique à celui de Paul Veyne⁵³ pour qui il n'y a ni science de l'histoire ni science sociologique possi-

52. G.-G. Granger, *Pensée formelle et sciences de l'homme*, p. 3.

53. P. Veyne, *Comment on écrit l'histoire*, Paris, Seuil, 1971.

ble, parce que, dans le monde du sub-lunaire, le nombre d'éléments qui interviennent dans l'explication d'un fait historique ou social, est infini; ils relèvent du vécu et ne peuvent donner lieu à la construction d'un modèle formalisable et falsifiable.

Position curieuse, dans la mesure où Veyne se réclame explicitement de Granger: car elle conduit à rejeter la possibilité, pour la sociologie, de devenir une science positive, alors que tout l'effort de Granger consiste à montrer qu'est possible une approche scientifique, géographiquement limitée, et dont les résultats sembleront, bien entendu, moins riches et profonds que les exégèses habituelles. De la même façon, nous croyons que la position culturaliste de Kuhn vis-à-vis des sciences exactes est beaucoup plus vraie pour les paradigmes idéologiques que les paradigmes scientifiques: l'auteur ne parle jamais des procédures de validation, essentielles dans les sciences expérimentales et sans doute inexistantes dans l'analyse des idéologies. Mais nous pensons avoir montré que, même si, par nature, un système idéologique ne peut être décrit totalement par ses relations de sens, l'établissement de ses dernières, par le moyen des inventaires neutres, descriptifs et combinatoires, *est la condition préalable* d'une entreprise exégétique menée avec rigueur: après tout, les techniques philologiques en histoire littéraire ou en histoire de l'Art permettent de reconstituer efficacement la signification d'une œuvre, en l'éclairant par l'époque, les contextes socio-politiques, «l'esprit du temps», etc.

L'espoir de pouvoir rendre compte d'un domaine uniquement par ses relations de sens correspond sans doute au vœu hyper-positiviste de confondre sciences humaines et sciences de la nature. La recherche concrète n'est jamais si simple que la théorie: le *emic* ne se laisse saisir qu'à travers le *etic*, la langue à travers la parole, la forme à travers la substance. Il s'agit seulement de savoir si l'on se résigne à l'engluement dans la signification, ou si l'on tente d'asseoir l'exégèse sur un minimum de formalisation.

RÉSUMÉ

L'analyse de l'idéologie présente un curieux paradoxe: une science de l'idéologie n'a-t-elle pas elle-même un caractère idéologique? Le dilemme nous renvoie au problème épistémologique fondamental de la sémiologie: herméneutique ou formalisme? Après un examen des tentatives d'utilisation de la linguistique pour résoudre les problèmes de l'analyse idéologique, l'auteur essaie de montrer qu'une approche rigoureuse de ces phénomènes suppose que l'exégèse historique ou sociologique repose sur des inventaires descriptifs aussi exhaustifs que possible.

ABSTRACT

[*Semiological Problems in the Analysis of Ideologies*] The analysis of ideology presents a curious paradox: isn't the science of ideology an ideology in itself? This dilemma brings us to the epistemological problem of semiology: hermeneutic or formalism? After an examination of the attempts to use linguistics for analysis of ideology, the author attempts to show that a rigorous approach to these phenomena presupposes that the historical or sociological exegesis be based on descriptive inventories which are as exhaustive as possible.

RESUMEN

[*Problemas semiológicos del análisis de las ideologías*] El análisis de la ideología presenta una curiosa paradoja: una ciencia de la ideología, no tiene ella misma un carácter ideológico? El dilema nos envía al problema epistemológico fundamental de la semiología: hermenéutica o formalismo? Después de un examen de las tentativas de la utilización de la lingüística para resolver los problemas del análisis ideológico, el autor trata de mostrar que un enfoque riguroso de esos fenómenos supone que la exégesis histórica o sociológica descansa sobre los inventarios descriptivos, tan exhaustivos como posibles.